

LOUISE DE VILMORIN

HISTOIRE
D'AIMER

roman

nrf

GALLIMARD

**HISTOIRE
D'AIMER**

Œuvres de
LOUISE DE VILMORIN

nrf

Romans

SAINTE-UNEFOS.
LA FIN DES VILLAVIDE.
LE LIT A COLONNES.
LE RETOUR D'ÉERICA.
JULIETTA.
MADAME DE.
LES BELLES AMOURS.
HISTOIRE D'AIMER.

Poèmes

FIANÇAILLES POUR RIRE.
LE SABLE DU SABLIER.
L'ALPHABET DES AVEUX.

LOUISE DE VILMORIN

HISTOIRE D'AIMER

roman

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

34^e édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage, seize exemplaires sur vélin de Hollande Van Gelder, dont dix numérotés de I à 10 et six, hors commerce, marqués de A à F; quatre-vingt-dix exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont quatre-vingts numérotés de 11 à 90 et dix, hors commerce, marqués de G à P.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*

à mon cher
RENÉ CLAIR

Alors que Catherine Valle-Didier était mariée et sujette aux secrets, son amie, Marise Lejeand, n'avait plus de mari et menait une vie assez libre. Elles n'étaient liées par aucune ressemblance et c'est peut-être ce qui les rapprochait. Madame Valle-Didier avait toujours eu soin d'éviter les critiques, elle tenait compte des jugements d'autrui et n'avait jamais laissé l'amour se montrer chez elle sous les traits de l'évidence et troubler ainsi l'ordre de son foyer. « Chaque chose à sa place », disait-elle, grâce à quoi elle était considérée.

C'était une brune. Sa fille, qui avait dix-huit ans, terminait ses études en Angleterre, elle s'appelait Clotilde et faisait le bonheur et la fierté de monsieur Valle-Didier.

Quant à Marise Lejeand, elle se félicitait de n'avoir pas d'enfant. Pour elle, le temps de s'amuser était toujours trop court, elle avait de l'entrain et savait faire du plaisir quelque chose de très joli qui ne tirait pas à conséquence. Elle disait : « J'ai ma conscience pour moi », grâce à quoi elle n'était pas considérée. C'était une blonde. Vive, rieuse, elle plaisait aux hommes et les hommes l'aimaient sans méfiance car elle n'attendait rien d'eux en échange de l'agrément que sa compagnie leur offrait. Monsieur Valle-Didier lui avait,

incidemment, fait la cour, et c'est ainsi que les deux dames en étaient venues à s'apprécier. Mais, tandis que madame Valle-Didier estimait que sa bonne réputation l'autorisait à avoir pour amie une femme qui vivait sans entraves, Marise Lejeand, elle, se moquait des préjugés de madame Valle-Didier et la plaignait un peu. Elles étaient l'une pour l'autre une source d'étonnement et se sentaient complices d'on ne sait quoi au juste. Sans se faire de confidences trop intimes, elles se tenaient au courant de leurs projets et ce fut, néanmoins, le hasard qui les fit se retrouver, au mois de juin, dans le même hôtel, sur la côte normande. C'est là qu'en se promenant, elles rencontrèrent une très vieille, très bonne et

très riche étrangère qui se glorifiait de connaître tout le monde et les connaissait toutes deux. Elle leur demanda depuis combien de temps elles étaient là, ce qu'elles y faisaient et où elles habitaient. Catherine et Marise lui répondirent d'une seule voix, qu'elles venaient d'arriver, qu'elles habitaient l'hôtel et n'étaient en Normandie que pour s'y reposer.

— Habiter l'hôtel? Vous êtes folles. Pourquoi l'hôtel? Habitez donc chez moi. Je suis à la veille de partir pour New York. Profitez de ma maison. La maison des autres est surtout agréable lorsque les autres n'y sont pas. Est-ce vrai oui ou non?

Les deux amies se regardèrent, hésitèrent, acceptèrent et la très vieille, très riche et très bonne étrangère les

invita à goûter dans une pâtisserie voisine du lieu de leur rencontre. « Voici, commença-t-elle, il faut que je vous dise que mon petit-fils, Peter von El, est en convalescence chez moi. Il était officier, il s'est battu pendant six ans et n'est rentré dans son pays que pour y être confronté avec les désastreux effets de la guerre : ses deux frères avaient été tués, ses parents avaient perdu leurs biens, leur maison n'existait plus et c'est à Vienne qu'il les a retrouvés pauvres et désemparés. L'anéantissement de son cadre de famille et d'enfance, tant de misère après tant d'années de lutte et cela s'ajoutant à d'autres circonstances dont je vous parlerai, l'obligèrent à se soigner.

— Le pauvre! s'écrièrent Catherine et Marise.

— A vrai dire, je n'étais pas tranquille à l'idée de le laisser seul. Vous serez là, tant mieux. Peter, du reste, ne vous gênera guère. Il est inquiet, cela se comprend, mais l'inquiétude le pousse à vivre de son côté. Il prend ses repas à part et, peut-être, ne le verrez-vous même pas.

— Le pauvre! répétèrent les deux amies.

— Oui, le pauvre Peter est sous la menace d'une nouvelle que son état nous interdit encore de lui révéler. Une émotion aussi fâcheuse lui serait fatale. Les médecins sont formels : il faut gagner du temps. Et maintenant, voici la vérité : Peter aime une jeune fille qui est morte.

— Il aime une morte! s'écria Catherine Valle-Didier.

— Une morte! fit Marise Lejeand.

— Oui », répondit la vieille dame.

Elle leur raconta que cette morte avait vécu dans une région montagneuse et sauvage où le régiment de Peter avait été au repos quelques jours. C'était là que, pendant la guerre, il l'avait rencontrée dans un parc où il errait sans autorisation. Ce parc, en pleine forêt, était comme une grande clairière au centre de laquelle se dressait un château où cette jeune fille habitait sous la domination de son père. Elle s'appelait Mathilda; elle était on ne peut plus fragile et son père avait pour elle on ne peut plus d'ambition. Elle l'avait surnommé « Papa Tonnerre ». C'est

dire qu'il n'était pas de caractère facile. Il voulait tout : le sang, le rang, la fortune et, comme il n'entendait pas appartenir au monde des mariages mais à celui des alliances, il détestait l'amour qui, parfois, les contrarie. Peter von El n'était, à ses yeux, qu'un jeune homme bien né. Cela ne pouvait suffire à un homme tel que lui. Les sévérités de l'orgueil gouvernaient ses prétentions et quand Peter était allé lui demander la main de Mathilda, il s'était contenté de le reconduire à la porte en l'invitant, d'un geste, à quitter sa maison. On ne pouvait s'exprimer de façon plus claire et plus glacée.

Les jeunes gens s'aimaient. Ils eurent des rendez-vous, ils se firent des promesses, et le père de Mathilda

les surprit un soir dans la forêt. Assis, côte à côte, au bord d'un ruisseau ils en avaient tiré deux cailloux qu'ils venaient d'échanger après les avoir tiédés dans leurs paumes et pressés sur leurs lèvres. Deux cailloux, deux baisers, deux fleurs trop pudiques pour s'ouvrir. La tête de Mathilda reposait sur l'épaule de Peter, lorsque l'approche d'un pas les fit s'écarter l'un de l'autre puis regarder derrière eux : Papa Tonnerre était là.

— Que le diable vous emporte et ne vous ramène jamais dans nos parages, s'était-il écrié en s'adressant à Peter. Viens, Mathilda.

— Non, non, je t'en supplie!

Il l'avait prise par la main et l'avait entraînée sans qu'elle osât ni

se retourner ni faire un geste du bout des doigts vers Peter qui la suivit des yeux jusqu'à perte de vue, entre les hêtres de cette belle forêt. Au lendemain de cette scène, le régiment de Peter changea de cantonnement.

Mathilda avait été élevée par une femme très fine et cultivée, une parente pauvre qui lui avait servi de mère et qu'elle appelait Tatine. Elle savait que Tatine avait aimé papa Tonnerre, qu'elle avait même espéré le consoler de son veuvage, et que maintenant encore elle lui tenait rigueur d'avoir été dédaignée.

Tatine, qui passait le plus clair de son temps au château, habitait le village, dans une jolie maison où Ma-



LOUISE DE VILMORIN

HISTOIRE D'AIMER

Catherine Valle-Didier est une belle femme brune. Elle tient à sa réputation. Son amie, Marise Lejeand, est une jolie femme blonde insouciant des jugements d'autrui. Ni l'une ni l'autre n'a encore atteint la quarantaine. Clotilde, la fille de madame Valle-Didier, est âgée de dix-sept ans; elle termine ses études en Angleterre et fait le bonheur de M. Valle-Didier.

Pendant un court séjour sur une plage normande, les deux amies rencontrent une vieille et riche étrangère qui s'apprête à partir pour New York et les invite à habiter chez elle en son absence. Sa maison est une ancienne ferme, confortablement aménagée, où son petit-fils, Peter von El, officier autrichien, est en convalescence. La vieille dame leur apprend qu'il est sous la menace d'une terrible nouvelle : Mathilda, sa fiancée, est au tombeau et personne encore n'a osé le lui dire.

Le lecteur verra comment les deux amies, sensibles au charme de Peter von El, essaieront de le séduire afin de l'écarter d'un amour sans espoir et comment Clotilde, éprise de lui à son tour, lui annoncera la mort de Mathilda.

C'est de cette nouvelle que dépendra le dénouement, assez inattendu, de ce petit récit.